

Le temps des bouffons

Gabriel Landry

Numéro 71, février–mars 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22980ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Landry, G. (1994). Compte rendu de [*Le temps des bouffons*]. *24 images*, (71), 6–6.

LE TEMPS DES BOUFFONS DE PIERRE FALARDEAU



«My name is Roger Landry»

S'il est des images qui parlent d'elles-mêmes, ce sont bien celles que Pierre Falardeau a recueillies au Beaver Club il y a maintenant huit ans, alors qu'on fêtait le deux centième anniversaire de cette coterie sélecte. Aussi le commentaire acidulé qui l'accompagne avait-il toutes les chances d'être superflu dans ce petit film de quinze minutes, d'autant plus que les formules insolentes se ressemblent un peu. Au contraire la voix off, celle de Falardeau lui-même, recouvre de sa patine décapante cette suite de tableaux qui sont l'envers du folklore: le film

redouble d'arrogance et d'efficacité pamphlétaire, pour notre plus grand plaisir.

Le temps des bouffons est un libelle on ne peut plus transparent. Son ouverture, qui emprunte au *Maîtres fous* de Jean Rouch où une tribu ghanéenne s'adonne à un rite annuel iconoclaste et décolonisant, amène un parallélisme dépourvu d'ambiguïté: «Au Ghana les pauvres mangent du chien, ici, c'est les chiens qui mangent du pauvre.» Cette ripaille lors de laquelle une clique de nantis s'autocélèbre («we are magnificent people», clame l'animateur, Roger D. Landry, éditeur de *La Presse*) dans le champagne et la vanité est l'occasion pour Falardeau de jouer la carte ethnopolitique, et de rappeler que le clinquant Beaver Club fut fondé par les Anglais de la Conquête, qui se réunissaient pour fêter leur fortune. Pour Falardeau, rien n'est changé au pays de Québec. Il y a toujours des nègres blancs en Amérique (la narration du *Temps des bouffons*, très alouette-en-colère, et le verbe impétueux d'un Pierre Vallières

s'inscrivent dans la même lignée).

On retrouve ici la griffe de l'esprit contestataire ayant animé les années soixante et soixante-dix, de même que l'écho du cinéma direct. L'exergue du court métrage est de Vadeboncoeur: «Renverser les monuments pour voir les vers qui grouillent». Falardeau n'y manque pas durant ces quinze minutes d'un brûlot sans pareil, qui fait aussi penser à ces films vidéo que les familles tournent dans le temps des Fêtes ou lors de mariages, comme pour immortaliser le meilleur de leur bêtise. La force de ce court métrage tout simple, qui reste au ras des choses en se contentant de les faire voir, aura été de retourner contre lui-même un événement qui se voulait une sorte de panégyrique. Le film a secoué quelques sensibilités. Qui a dit qu'on ne pouvait plus, en cette époque où le cynisme est galopant, ni choquer ni scandaliser? ■

Gabriel Landry

Non, ce n'est pas secondaire, c'est ça le film!

Mais le parti pris...

Le parti pris, c'est de coller à ce qui s'est passé, à la réalité. Comme dans le roman de Truman Capote, *De sang-froid*. Quand j'ai lu ça, je me suis aperçu que c'était une méthode possible. Il y a des scénaristes géniaux qui inventent des histoires fantastiques. Moi, je ne suis pas capable. Mais si tu t'intéresses aux vraies histoires, c'est aussi bon, t'as pas besoin de dramatique, de jeux d'auteurs, tu fais juste te coller à ce qui s'est passé.

Mais si, ayant vu le film, on n'a rien que le sentiment d'avoir eu un bon exposé sur la crise, vous serez insatisfait, non? Votre film se propose sans doute d'amener le spectateur plus loin, de susciter la

réflexion, par exemple.

Le spectateur est assez grand pour réfléchir lui-même. Moi, je veux montrer comment ça s'est fait et pourquoi. À partir de là, organise-toi avec tes pensées pis tes affaires. Y a des choses sur lesquelles je ne ferai pas réfléchir. Je fais le bout que je sais sur Octobre. Vous vous organiserez avec ce qu'il y a sur l'écran. De toutes façons, c'est toujours comme ça que ça se passe. Tu fais un film, chaque spectateur s'organise avec, il aime ça, il déteste ça, il est pour, il est contre. Chaque spectateur a raison. Si moi je trouve que Mozart, ça vaut pas de la merde, j'ai raison. Si l'autre à côté, il trouve ça génial, alors c'est génial.

Éloge de la subjectivité...

C'est pas un éloge de la subjectivité, ce n'est que ça les